Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 30

Artikel: Gravité
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224032

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— *Demain.*

— *Il faut commander des pommes de terre.*

— *C'est fait.*

Le chat était très heureux de cet absolu silence propice aux siestes prolongées ; les canaris s'étonnaient dans leur cage.

Il arrivait parfois à Monsieur de s'exclamer, en lisant le journal :

— En voilà une affaire, ce krach de la Banque de Genève !

Mais le visage de Madame lui faisait regretter son exclamation involontaire.

Madame triomphait.

Cinq jours s'étant écoulés dans ce grand silence hostile, ce fut au tour de Monsieur de triompher, un peu lourdement peut-être.

Dans son empressement à rédiger une note manuscrite, Madame fit une regrettable erreur grammaticale, que Monsieur s'empressa de souligner au crayon bleu, ajoutant à la réponse ces mots corrosifs : « Revoir Larousse ».

Madame était, heureusement, seule au moment où elle en prit connaissance ; elle passa rapidement du rose au rouge, et du rouge au blanc. Ses lèvres sifflèrent : « taberluc ! » et elle rumina sa vengeance.

Le lendemain soir, tout était prêt. Avec un talent d'actrice consommée, elle hâta le souper, jetant sur la pendule des coups d'œil impatients. Elle s'était habillée de façon fort élégante et, avec une rosserie exquise, elle vérifiait sans cesse sa chevelure.

A huit heures moins un quart, fébrilement, elle mit ses gants, coiffa son chapeau le plus coquet, jeta à la pendule un regard plein des sous-entendus les plus graves, et s'en alla.

Monsieur ne leva pas la tête de son journal.

Dans la rue, la belle vaillance de Madame mollit un peu. Elle fila quand même rapidement et, avant de faire le tournant, profitant d'un coin d'ombre protecteur, elle leva la tête vers ses fenêtres, derrière lesquelles aucune silhouette n'apparaissait.

C'était vraiment plus dur qu'elle ne l'avait cru.

Elle allait droit devant elle, déjà inquiète.

Des consommateurs, sortant d'une pinte, poussèrent des exclamations admiratives.

Prise de peur, elle sauta dans un tramway, qui la conduisit au point terminus, d'où il fallut, hélas ! bien revenir.

Une conférence vint au secours de sa détresse. Son arrivée tardive provoqua des protestations et, la mort dans l'âme, elle eut à subir les appels véhéments d'un escogriffe roux en faveur de peuplades inconnues.

A neuf heures et demie, une foule, dont elle ne partageait pas l'enthousiasme, la porta vers la sortie, et sa déambulation apeurée recommença. Craignant des rencontres impertinentes dans les grandes artères, elle allait le long des ruelles sombres, bouleversée par d'anciennes lectures de romans-feuilletons.

Les fenêtres de son appartement lui apparurent comme un phare dans la tempête.

Dans l'escalier, elle eut le temps de souffler et de reprendre sa mine farouche Elle mit la clef dans la serrure et entra d'une allure criminelle.

Plongé dans un roman, une bonne tasse de thé devant lui, Monsieur ne leva pas la tête.

L'idée qu'il jouait admirablement, lui aussi, son rôle, n'effleura pas Madame, qui, ulcérée, songea : — Il est vraiment trop bête !

Rentrée dans sa chambre, prête à pleurer, Madame prit un parti extrême.

— Je vais lui écrire des lettres anonymes, et on verra bien !

On ne vit rien du tout, car, le lendemain, — est-ce à propos de la venue du ramoneur, de la note de la tailleuse, des graines pour les canaris, de la cire pour le parquet ou du poulet superbement réussi ? — car, le lendemain, Madame tomba dans les bras de Monsieur, ou Monsieur tomba dans les bras de Madame... ce point ne fut jamais précisé. *J. F.*

SI ON VENAIT A ÊTRE DÉCORÉ

DIS voir, syndic, toi qui dois mieux t'y connaître que moi, ces décorations, qu'en dis-tu ?... Oui, ces bouts de ruban qu'ils donnent dans des pays qu'y a, ou bien ces médailles du pape, et puis encore ces diplômes dont les Allemands vous bombardent quand on a écrit de ces livres où il semble toujours qu'on en sait plus long que les autres, parce que tu n'en as pas un qui soit fichu d'y rien comprendre... que penses-tu de ce commerce ?

— Hola ! que veux-tu que je dise ? Je n'ai jamais eu occasion de bien savoir ce que ça vaut. Moi, j'aimerais autant une bonne bouteille : « Vous êtes un homme de tape ! A la vôtre ! Respect pour vous ! »

— Bien sûr, mais ça n'est pas l'affaire. Ces rubans, ça leur coûte moins. Et puis ça marque davantage. Tu mets ça à ta boutonnière, avec un grand mot bien ronflant sur ton papier à lettre : y en a qui aiment mieux ça.

— Eh bien ! grand bien leur fasse.

— Oui, mais crois-tu que ça soit vrai que, pour se faire décorer, y en a des tas qui soient prêts à vous tout renier : le Lavaux pour l'Espagne, leur pays pour celui des autres, et notre Seigneur pour le diable ?

— Vouaih ! Où as-tu ça pris ?

— Ils l'ont donc assez dit dans ces papiers de Zurich et d'ailleurs de la Désunion helvétique. Oh ! pour ceux qui se font marquer par ceux des Allemagnes, patience ! ils le leur cordent bien. Mais d'après tout ce qu'ils racontent, il semblerait bien que chez nous, à Genève, au canton de Vaud, chez ceux de Neuchâtel, on soit empoisonné de traîtres qui ont vendu la Suisse pour ce bout de ruban que tu n'en ferais pas un signet dans un livre. Quoi ! ils disent qu'on va en perte si on ne défend pas à tous les citoyens de rien faire d'assez extra pour être notés à Paris.

— Oh bien ! si tu veux croire toute leur béthanie ! Ils feraient pardine aussi bien de regarder autour de leur courtine s'il n'y a rien à balayer ! Ces gens qui sont toujours à voir le mal partout, c'est ceux qui seraient bons eux-mêmes pour toutes les canailleries. Dis-voir : une supposition que tu viendrais à être de la Légion d'honneur...

— Moi ! tais-te voir ! Pourquoi m'en mettraient-ils ?

— Oh ! ça, je n'en sais rien. Mais crois-tu que ceux qui en sont, ils sachent tous pourquoi? Enfin, suppose donc que tu y sois quand même, serais-tu moins bon citoyen ?

— Que ça y ferait-il ? On est Suisse ou bien on ne l'est pas.

— Justement ! Si on ne l'est pas, j'entends si on est mauvais Suisse, décorations ou pas on fera vergogne au pays. Mais un bon citoyen, tu peux lui plaquer contre toutes les médailles que tu voudras, et des rubans de quoi se monter un commerce, ça n'est pas ça qui veut l'empêcher de rester un brave homme, qui connaisse où est son drapeau.

— Je ne t'aurais rien cru tant porté sur ces choses. N'es-tu rien des fois candidat à ces diplômes allemands, ou bien aux médailles du pape ?

— Oh ! On veut s'arranger à vivre encore sans ça. Ces affutiaux par les boutonnières, ça risquerait déjà de vous faire loucher... Mais ça ne m'a jamais gêné de voir qu'un de chez nous faisait dire à ceux du dehors : « Ces Suisses, quand ils veulent, ils font du bon travail. Respect pour l'ami Chose ! On peut bien lui donner une marque d'estime. » Je trouve que ça fait honneur à tout le monde et la Suisse n'y veut rien perdre.

— Oui, oui ! va seulement ça dire à ces grrrands patriotes qui se croient d'être seuls à aimer le pays. Ils veulent bien te recevoir.

— Poûh ! D'être mal avec ceux-là, moi je serais pour croire que c'est un honneur comme un autre. Ça vaut une décoration !

Gédéon des Amburnex.

Berlureau maître d'hôtel. — Berlureau se présente comme maître d'hôtel dans un restaurant à la mode.

— Savez-vous, au moins, faire les additions ?

— Je me trompe quelquefois.

— Alors ça n'ira pas !

— Pardon, mais ce n'est jamais au bénéfice du consommateur.

C'est juste! — Le chef de bureau. — Marius, vous arrivez toujours en retard le matin. Par contre, le soir, vous êtes le premier à partir.

Marius. — Hé ! vous ne voudriez pas que je me mette en retard deux fois par jour !

MALCHANCE !

M. Poireau, marié depuis quelques mois, éprouvant le besoin d'aller passer une nuit au club, qu'il n'avait pas revu depuis son mariage, songeait au prétexte qu'il devait donner à sa femme pour expliquer cette fugue.

Après avoir laborieusement cherché, il s'avança vers sa femme d'un air navré :

— Ma chérie, dit-il en mettant son pardessus, Herfort est au plus mal, on craint qu'il ne passe la journée; je lui ai promis de rester près de lui toute la nuit, c'est dur de te laisser seule, mais ce malheureux Herfort est mon ami d'enfance, de classe, de jeunesse, je ne puis l'abandonner ; je rentrerais très tard.

— Pauvre garçon, dit la jeune et innocente épouse, c'est bien ce que tu fais là. Emporte quelques douceurs avec toi; tiens, ce pot de gelée. Comme ils doivent souffrir ces célibataires qui n'ont ni sœur ni mère pour les soigner. Si j'allais avec toi ; quand on est si malade, une femme est toujours utile.

Etait-ce de l'ironie, du soupçon ou de la bonté d'âme ? C'était de la bonté, pauvre petite femme !

— Oh ! non, il est trop malade; du reste nous sommes plusieurs à le veiller et ce ne serait pas convenable.

— Très bien ; je ferais comme tu voudras, mais, mon chéri, rentre aussi tôt que possible.

Et le monstre s'en alla ; jetant son pot de gelée dans le premier égout qu'il rencontra.

Par malheur, Herfort qui n'était pas malade du tout, comme bien on pense, avait par contre réellement besoin de voir son ami, le soir même, sans faute. Il le chercha toute la soirée aux endroits qu'il avait l'habitude de visiter et enfin alla chez lui vers onze heures et demie.

Herfort sonna à la maison de son ami ; la porte resta fermée, mais une fenêtre s'ouvrit et s'ornementa de la tête de la maîtresse de céans.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Je désire voir M. Poireau.

— Qui êtes-vous ?

— Seriez-vous madame Poireau ?

— Oui, qui êtes-vous ?

— M. Herfort. Vous plairait-il de prévenir Poireau que j'ai absolument besoin de le voir une minute pour une affaire urgente.

— M. Poireau n'est pas encore rentré.

Et pan, la fenêtre se ferma assez disgracieusement.

A six heures du matin Poireau rentra ; sa femme le regarda et lui demanda calmement:

— Comment va ce pauvre M. Herfort ?

— Mieux, beaucoup mieux, le médecin donne de l'espoir, il a fini par s'endormir à cinq heures ce matin. Et me voilà...

A ce moment le bal commença, et ce pauvre Poireau danse encore au moment où nous mettons sous presse. *C.*

Gravité. — Le pasteur Schœne est pédant. C'est son seul défaut. L'autre jour, il remarque une de ses paroissiennes en train de nourrir son mioche. Et notre pasteur de lui dire d'un ton grave :

— Alors, ma chère dame, l'enfant s'abreuve aux sources maternelles ?

Les gaîtés de l'affiche. — Découvert à l'Abbaye de M., à la porte d'une baraque, une affiche-annonce:

LE TRIOMPHE DE LA VERITE

Mélodrame en quinze tableaux.

Et un peu plus bas, cet avis rassurant:

Aux Familles !

Par ordonnance de M. le préfet, la vérité sera déguisée.